

19/01/03.

Il y a quelques jours j'appelle la Délégation de la Commission Européenne en Grèce. Oui, on m'aidera à la bibliothèque à trouver les textes concernant la protection de la personne. Hier, je suis allée à la délégation. La réceptionniste, Cerbère glacé et peinturluré fait barrage dans son misérable espace d'entrée d'immeuble aménagée. Coup de fil à l'intérieur: «Cette dame dit qu'elle a parlé à M. Angelopoulos et veut consulter les décrets concernant la protection de la personne. Elle raccroche: «Prenez les imprimés qui sont dans les casiers». Pas question de faire une recherche personnelle. Effectivement il y a à l'extérieur deux casiers dont chaque case porte la page de couverture des différents imprimés de la C.E.E.. On soulève un volet et on prend les fascicules empilés dans les casiers. C'est précisément celui qui concerne les droits de la personne qui est vide. Il faudra repasser dans une semaine.

Je suis allée auparavant au consulat de Norvège parce que j'ai entendu dire que les problèmes de santé psychiatrique sont mieux envisagés en Norvège qu'en C.E.E.. La réceptionniste voyant que je n'ai pas Internet m'a imprimé la liste de tous les hôpitaux psychiatriques de Norvège! Naturellement, en norvégien mais du moins ai-je des adresses. J'ai aussi, en anglais une notice sur le système de santé en Norvège.

Après la C.E.E. je suis allée à l'ambassade américaine: la veille en corrigeant la copie d'une amie étudiante en psychologie j'ai relevé le nom d'un psychiatre américain qui souligne la destruction de la famille provoquée par l'anormalité d'un de ses membres. Un contact avec ce médecin pourrait aider. Après avoir fait la queue, passé le sas, on me dit que l'on ne donne aucune information sur les citoyens américains. A ce moment là je n'ai pas eu l'idée de chercher du côté faculté de médecine de New-York et je suis partie.

Démarches spasmodiques. Qu'aller faire en Norvège ou à New-York? Comportement de noyé.

La veille au soir j'avais eu un rendez-vous avec une avocate à qui une amie avait parlé. Une femme d'un embonpoint joyeux, teinte en blonde, respirant l'intelligence et la joie de vivre. Dès qu'elle m'a vue, elle m'a dit qu'elle me plaignait beaucoup mais qu'il n'y avait strictement rien à faire. Le dossier que je lui ai montré comportant la liste des internements, quelques diagnostics et les photos de l'appartement dévasté l'ont confortée dans son opinion. Qui accepterait d'être responsable, en cas de tutelle, vu la dangerosité du malade? La seule chose à pratiquer est l'internement sous contrainte qui ne dure que six mois après lesquels le malade est lâché dans la nature, ne prend plus ses médicaments, rechute, commet ou non un crime, nécessite une autre intervention sous contrainte ou un emprisonnement. C'est tout. Il n'y a pas de suivi médical des malades qui refusent de se faire soigner.

Ce matin, marche habituelle d'une heure et demie avec Ingrid. La Méditerranée a des allures de Manche, il pleut un peu et il fait frisquet. Il y a du vent. Ingrid me demande le résultat de mes démarches.

C'est toi qui as besoin d'un psychiatre! Pour qui tu te prends? Est-ce que tu es connue pour avoir une quelconque influence? Est-ce que tu as de l'argent? Tu veux régler un problème qui sera résolu dans cent ans et encore ! Tu ferais mieux de t'occuper de toi et de voir comment vivre pour toi. A quoi te sert ta souffrance? C'est toi la malade!

Ingrid est pragmatique. Elle sait mettre les points sur les i.

Hier, consultation chez le psychiatre. Il ne cache pas son inquiétude et craint un suicide ou une agression qui peut être tournée contre nous ou lui-même. Il confie que ses amis psychiatres lui conseillent d'éloigner le malade le plus loin possible à l'étranger pour mettre une barrière difficilement franchissable entre son patient et lui-même au moment où « relâché » au bout des fameux six mois, le malade rechutera inévitablement. Il me donne un papier à destination du Procureur: «...le malade présente une manie de la persécution qui englobe ses parents et quiconque est en relation avec lui. Toutes personnes «le trompent», «se moquent de lui», «lui veulent du mal» et «l'agressent». Il habite seul sans contact avec quiconque. Il est tourmenté par des fantasmes de meurtre et exprime souvent être poussé à tuer son père et sa mère. Par trois fois il a battu son père. Il a par ailleurs une tendance suicidaire. Le malade est extrêmement dangereux pour lui-même et pour les autres. Son hospitalisation sous contrainte est recommandée».

Je devais porter ce papier au procureur au cas où dans le courant de l'après-midi les nouvelles seraient encore plus alarmantes ou inexistantes en cas de suicide.

Il ne se suicidera pas, je le sais. Il a trop peur de la mort et a jusqu'ici fait deux pseudo tentatives qui étaient des appels au secours. Appels au secours qu'il refuse.

Ce qui met ce projet d'internement en suspens c'est qu'on sait parfaitement que le malade, quand il sortira, aura une agressivité décuplée envers les personnes qui ont demandé l'hospitalisation sous contrainte. Le recours au Procureur sera une arme à double tranchant tant que le suivi médical à la sortie ne sera pas obligatoire.

28 janvier. J'ai envie de mourir. Je ne suis pas dans un film américain. Si c'était le cas, on verrait la mère consulter toutes les lois concernant la protection et les droits de la personne, trouver le vice de forme pour permettre de créer des établissements destinés aux psychopathes dangereux qui ne veulent pas coopérer. Ils sortiraient de ces établissements guéris, heureux, insérés socialement, peut-être avec quelques séquelles mais pas inquiétantes, juste de quoi leur faire accepter et faire accepter aux autres leur différence, juste de quoi lancer un beau message d'humanité et de solidarité. Je ne suis pas dans un film américain.

J'ai conscience de la montagne à soulever, j'ai conscience de la quasi-impossibilité de ce que je demande, j'ai surtout conscience de la solitude et du mal que me fait ce cancer à force de vivre la peur, les situations extrêmes, l'urgence au quotidien, l'effritement de mes forces usées pour rien et celle de l'économie familiale où il n'est pas un sou qui ne passe dans l'entonnoir. Que je vive plus que chichement n'est pas le plus important. Le plus important est la souffrance de ce malade ravagé par sa haine, par ses intentions de meurtre et de suicide, vivant avec, seule, sa violence qui le pousse inexorablement à tout casser dans son environnement, à vivre dans un espace qu'elle a transformé en un cloaque écoeurant. Seul. Sans autre contact que celui de son psychiatre contre lequel il commence à nourrir aussi des intentions de meurtre.

Cela fait trois ans que je ne l'ai pas vu. J'étais déjà partie de la maison avant le déménagement. Ma fille est d'abord partie. Puis cela a été moi et enfin mon mari. Il est resté seul avec uniquement ses affaires et nous devons lui trouver un appartement. C'est nous qui devons nous en occuper. Nous naturellement, puisqu'il est lui-même dans l'incapacité de prendre la moindre décision, d'effectuer le moindre choix. Il ne sait que donner des ordres.

Et naturellement les choses ont stagné et j'ai continué à payer pour lui seul le loyer d'un grand appartement. Je dis «j'ai payé» parce que depuis des années mon mari, démoli par l'état de son fils, ne travaillait plus.

Six mois plus tard sous la menace d'une expulsion, expulsion factice pour éviter encore des frais, obtenue grâce à la collaboration de l'avocat humain de la propriétaire, il a fallu déménager, le déménager. Lorsque nous avons pu entrer, le jour de son déménagement, nous avons trouvé l'appartement que nous occupions dans un état qui dépasse toute description. Il y vivait comme une bête devenue folle à force de se sentir traquée. Nous avons trouvé les moquettes brûlées, une odeur d'urine dans la chambre de ma fille, toutes portes et fenêtres en morceaux, des éclats de vitres partout, le sol de la cuisine rongé par le jus des sacs poubelles amoncelés, une bouteille projetée sur le mur de notre chambre à l'endroit du lit. Ce n'était pas de la crasse, c'était la folie. L'humain déshumanisé, le fin fond de la déchéance. Et encore, lorsque je suis arrivée ma fille avait fait un premier nettoyage.

Je ne sais jusqu'à quand j'aurai la force d'écrire. A peine suis-je réveillée, j'ai déjà les yeux chauds de larmes. Ce n'est pas une dépression nerveuse. J'ai vu une émission à la télé: la dépression ôte l'envie de tout. Hier, je me suis forcée à me maquiller, moi qui ne le fais qu'aux rares occasions où il est donné qu'on se «pomponne», je me suis forcée à bien m'habiller, je me suis forcée à aller au cours de Yoga (quand je suis allée aux toilettes j'avais les yeux tout barbouillés de mascara, un vrai clown, gare à la décontraction!) Je lutte dans le vide, je me sens paralysée. Est-ce que la folie est contagieuse? Je souffre de le savoir souffrir et d'être impuissante.

Si j'allais le trouver, il m'insulterait, voire me battrait, piquerait une crise et casserait. Communication impossible, je le sais très bien.

Hier je me suis acheté aux soldes un pyjama et une chemise de nuit. J'ai oublié depuis quand je ne m'étais pas acheté quelque chose. J'ai même choisi ce qui m'allait le moins mal. Et faisant foin des économies, j'ai allumé le radiateur. D'habitude je fais des économies sordides et les 11 euro de la bouteille de gaz me semblent de la dilapidation. Est-ce que ça veut dire que je ne m'abandonne pas?

J'ai refusé une invitation pour aujourd'hui. Je sens que tout m'indiffère. Cette invitation, je l'ai refusée avec hargne: je dois en vouloir aux autres d'être impuissants. Pire, je refuse le contact social.

Est-ce que cette maladie est contagieuse? Ce n'est pas de compassion ni d'affection dont j'ai besoin (qu'est-ce que l'affection?) J'ai besoin d'une solution, j'ai besoin d'exprimer ma violence. Tout ce poids qui m'écrase réclame la dynamite ou tout le contraire: savoir ruser pour survivre. Qui sait, fuir? Est-ce que ma mort ne sera pas une fuite qui laissera pourvoir à la survie du malade où et comment?

Je m'oblige à faire mon lit, je m'oblige à marcher avec Ingrid, c'est tout ce que je trouve pour résister...

J'entends le facteur et dégringole dans l'espoir de trouver des réponses à toutes les lettres que j'ai envoyées. Des factures. Non, pas seulement! Un mot de Paul: coupure d'un journal médical. «La perspective d'un traitement soignant la cause de la schizophrénie devient réaliste». Quelque chose se passe? Vrai? En remontant j'ai remarqué que les mimosas étaient en fleurs.

Je lis l'article, une histoire de gène mais ce qu'on a repéré concerne la schizophrénie catatonique. Et si ce n'était pas celle-là? Il a certains des symptômes décrits et le recours au dictionnaire n'est pas probant. De plus, il s'agit d'hérédité.

Coup de fil de France. Les médecins de Sainte-Anne n'agiront que dans la légalité. Je ne demande pas mieux. Mais ils posent la question: «Quel suivi médical au bout de six mois?» L'écureuil tourne en rond dans sa cage. Pourquoi un suivi médical n'est-il pas organisé, contrôlé, si besoin est de façon obligatoire, lorsqu'on sait que les malades vont rechuter? Pourquoi refuser de reconnaître que beaucoup de malades se sentant mieux après un traitement ne ressentent pas le besoin de prendre leurs médicaments et qu'ils vont rechuter sans même s'en rendre compte? Les faits divers ne sont-ils pas pleins d'agressions de malades sortis des hôpitaux psychiatriques? Est-ce qu'on a jamais vu une maladie qui s'arrête pile au bout de six mois?

Ce qui justifie un seuil temporel à l'internement c'est que le malade risque de s'enfermer dans le cocon de l'hôpital et qu'il devienne incapable d'en sortir alors que la ligne thérapeutique, très justement, consiste à le réinsérer socialement. Tout est-il fait dans ce sens? Qu'est-il fait au juste? J'ai vu dans les hôpitaux d'ici des ateliers de travail manuel, sculpture sur bois, reliure, peinture, théâtre. Des ateliers que les malades ne sont pas obligés de suivre. Est-ce que ces activités facultatives offrent une véritable possibilité de réinsertion ou sont-ils un dérivatif en même temps qu'une découverte qui permet de se retrouver, de constater qu'on peut agir et par là de sortir de la maladie? Mais sortir de la maladie avec quel bagage s'il s'agit de gagner sa vie? Que se passe-t-il pour un garçon de trente-sept ans médicalisé depuis dix-huit ans et qui n'a jamais été, non par paresse mais du fait de la maladie, capable de travailler, obligatoirement porté toutes ces années par l'aide économique de la famille qu'il hait et veut tuer, par la parole des différents psychiatres et les internements, qu'ils soient en clinique ou à l'hôpital?

Comment en arrive-t-on là, à être coincé entre la médecine qui ne prévoit pas de suivi obligatoire et les lois qui, au nom du respect des droits de la personne, laissent souffrir un malade qui n'a d'autre idée que de faire souffrir les siens, de les détruire au nom d'une vengeance imaginaire, se croit persécuté, exsude une lancinante idée de meurtre et vit intérieurement et extérieurement dans un univers à la Bosch?

Mon propos n'est pas d'écrire mais de témoigner par l'écriture parce que c'est le seul moyen pour le moment qui dépende de moi, ma seule force, ma seule façon d'agir. Alors il faut dire, et vite car l'urgence est mon lot, dire même si ma mémoire a soigneusement tout rayé. J'ai retrouvé quelques notes, si peu, une ou deux pas plus au cours de ces dix-huit ans, des factures, des comptes.

Les comptes, c'est très simple. Comme mon mari est devenu incapable de travailler, je donne des cours particuliers de français car mon fils me coûte une fois et demie ma retraite en temps normal. Je dis en temps normal parce que je ne compte pas les frais «extraordinaires» à savoir les réparations diverses. Exemple l'autre jour 850 euro de facture d'eau à cause d'une fuite de plusieurs mois, 251 euro d'électricité parce qu'il vit dans le noir. Non, je n'ai pas encore de dettes ce qui ne saurait tarder car jamais je ne serai en mesure,

même en faisant appel au travail au noir d'éponger les réparations de l'appartement qu'occupe mon fils actuellement.

Aujourd'hui ses parents sont censés lui trouver un autre appartement. Son quartier, dit-il au psychiatre «est plein d'Albanais». Il ne peut vivre sans bête noire. Comme les premiers Albanais arrivés en Grèce étaient des repris de justice, il focalise sur eux. C'est vrai qu'il y en a beaucoup en Grèce et qu'ils sont morphologiquement reconnaissables. Il veut partir. Et le psychiatre est d'accord.

Le malade n'a jamais emménagé. Les cartons sont toujours entassés, la bibliothèque est vide, béante là où les déménageurs l'ont posée, empoussiérée, tous les placards de la cuisine sont vides, aucun couvert, aucune assiette, pas un cendrier pour lui qui fume deux ou trois paquets de cigarettes par jour. Rien dans la penderie. Le sol de tout l'appartement est noir d'une épaisse couche de cendres de plusieurs mois où les journaux ne se décolent qu'à la spatule et à l'eau. L'accès à l'évier est entravé par la hauteur des sacs poubelles et la nourriture jetée hors sacs. L'étendage tordu est enfoui sous les sacs gluants, la hotte neuve est bosselée, de la nourriture est projetée sur tous les murs, le réchaud électrique a disparu, l'intérieur du frigo est noir, compartiments brisés, l'aérateur de la salle de bains est arraché, les robinets du lavabo arrachés par torsion, le sol, la machine à laver, le lavabo encombrés des mêmes produits de lessive tous entamés aucun terminé. Nulle part on ne peut marcher. Il faut enjamber partout les ordures. Dans la chambre les murs sont maculés, brûlés au chevet du lit. Sur le lit traîne un drap déchiré qui a été jaune, jamais changé qui laisse apparaître le matelas luisant de crasse. Dans le chaos des cartons, les débris d'une télévision fracassée, des téléphones brisés, une valise entr'ouverte d'où sortent des vêtements piétinés et raidis de la boue du lieu. Je n'ai pas envie de continuer. Et pourtant il faut dire encore les ordures sur le palier, la porte d'entrée qui ne ferme plus et ne tient plus au chambranle et trouée et les autres portes également trouées. Je ne parle ni de l'odeur ni des myriades de bêtes qui grouillent là dedans et qui ont noirci les murs et le sol après que j'aie eu tout nettoyé et passé à l'insecticide.

J'avais dit à la propriétaire que mon fils arrivait de Paris où il était étudiant en économie et que je lui paierais son loyer jusqu'à ce qu'il trouve du travail. A cette époque je croyais encore qu'un changement pouvait avoir un effet catalytique. Je le croyais alors qu'il laissait notre ancien appartement dans un état pire que celui qu'il occupe en ce moment. Le nouvel appartement était clair, dans un quartier central, un grand balcon d'où on voyait l'Acropole ou le Lycabette, je ne sais plus.

Le malade veut déménager «dans un quartier où il n'y a pas d'Albanais, à Halandri ou à Maroussi». Ces quartiers sont réputés «chics». Folie de persécuté.

Maintenant quels mensonges dois-je servir au prochain propriétaire?

Me voilà obligée de mentir sciemment, sciemment d'enfreindre l'honnêteté élémentaire.

Il y a quelques années j'ai vendu un studio pour faire face aux frais. Cela faisait vingt ans que je n'y avais pas mis les pieds et j'ignorais l'état dans lequel il était. Il était pourri et l'acheteur m'a fait un procès pour vice caché. Aujourd'hui puisque aucune instance ne nous protège, je suis obligée de mentir. Quel propriétaire accepterait d'héberger un handicapé psychique violent et destructeur? Le vide législatif m'oblige à cacher, sciemment cette fois,

le vice et je resserrirai mon mensonge d'étudiant arrivant de Paris que j'aide jusqu'à ce qu'il trouve du travail? Bravo.

Incroyable puissance de l'inertie. Je n'arrive pas à écrire. Pour casser le mur de la passivité il faut d'abord que je casse le mur de l'absurde. Au lieu de cela je me rue sur la nourriture et je fais des réussites à l'ordinateur. Parce que je ne vois pas d'horizon.

Je viens d'avoir un contact avec mon ex-mari: le psychiatre lui communique les demandes d'argent du fils, auxquelles il obtempère de peur de se faire tabasser ou de provoquer par un refus un cataclysme d'un autre genre, dans l'immeuble par exemple.

Avant, c'était moi qui faisais les versements avec la carte. Un jour que j'avais effectué le versement trop tard dans l'après-midi son compte n'avait pas eu le temps d'être crédité. Il est allé chez son père le battre.

Je ne peux pas et je ne veux pas m'engouffrer sans retour dans la maladie. Parce que je sais que cela n'a pas de sens. Mon mari me dit que notre fils exige qu'on lui trouve un avocat (manie de la persécution), cela fait partie de ses obsessions qui reviennent par périodes: avoir un avocat pour faire un procès au psychiatre qui l'a orienté vers l'hôpital psychiatrique où les médicaments l'ont fait tellement grossir qu'il a des vergetures. Avoir un avocat pour se défendre contre les personnes avec lesquelles il s'empoigne dans la rue. Depuis 1987 il en est là. Son actuel psychiatre lui a lui-même trouvé un avocat pour le calmer mais jamais ce n'est ce qu'il faut.

Tout est fait pour faire reculer l'explosion. Tout est fait pour tenter d'éviter ou de retarder l'éventuelle explosion parce qu'on sait que si elle mène à un internement sous contrainte, ce sera encore pire à la sortie au bout des six mois.

Aujourd'hui il exige que son père lui achète une autre paire de lunettes de soleil. Il lui en a déjà acheté mais elles ne conviennent pas «parce qu'elles sont pour vieille». Il porte des lunettes de soleil pour cacher ses cernes (sa hantise de passer pour un drogué.) Il a des cernes parce qu'il ne dort pas. Il ne dort pas parce qu'il est mal soigné et prend seulement de la Stélazine par méfiance envers l'Etumine que je lui ai fait venir de Suisse. Il est mal soigné parce qu'il n'est pas interné. Il n'est pas interné parce qu'on sait qu'il ne sera pas guéri au bout de six mois. Et c'est reparti. C'est reparti pour les exigences toujours urgentes, toujours les jours fériés, toujours quand tout est fermé, toujours aux heures les plus difficiles. Et son père court. Avant, c'était moi qui cavalais sur ma mobylette pour trouver par exemple la pharmacie de garde.

Quand il a chassé son père qui a dû aller habiter ailleurs, il le sifflait par téléphone pour lui réclamer de l'argent plusieurs fois de jour et de nuit, à n'importe quelle heure de la nuit, et plusieurs fois par nuit et son père allait lui glisser des enveloppes sous le paillason, billets destinés à être déchirés. C'était une compulsion et une vengeance, vengeance qui était déjà d'usage lorsque nous vivions ensemble. Moi, je recollais et j'allais changer les billets à la banque de Grèce mais pas tous pour leur valeur parce qu'elle n'est reconnue que si le billet présente 70% de surface unie. Lorsqu'il a déménagé j'ai eu beau recoller avec ma fille des morceaux trouvés dans les ordures, parmi les livres tachés de sang et piétinés de la bibliothèque renversée j'en ai eu pour 880 euro d'aujourd'hui que je n'ai pu présenter à la banque.

Son père...recevait les coups de fil: «Pédé (ou salopard), apporte 10000, apporte 30000 (drachmes)». Et ce d'une voix sinistre, coupante, sèche, haineuse et pourtant déshumanisée dont le souvenir fait vomir. A chaque fois il y en avait pour 200, 300, 400F et ces sommes partaient en confetti. Et le père y allait, les jambes flageolantes de peur de le rencontrer.

Maria: «Je l'ai vu (le père) au cinéma. Je me suis levée pour lui dire bonjour. Il tenait une petite bouteille d'eau. Quand je me suis approchée j'ai été saisie par l'odeur d'eau de vie et j'ai reculé».

Je sais bien qu'il boit. Oui, il est devenu alcoolique et sirote à longueur de temps sa petite bouteille. Cela lui a provoqué un oedème du nerf optique et il a perdu un oeil. L'autre suivra. C'était un homme intelligent, sensible, fier, intuitif, cultivé, talentueux, perspicace. Lorsque nous vivions encore ensemble, le fils à cette époque devait être en clinique, un soir que je passais la soirée sur le balcon avec une amie, nous le voyons s'extirper d'un taxi. Il ne peut pas marcher et s'affale. Je ne veux pas me souvenir du reste.

C'est moi qui suis partie la première et de mon propre chef. Lui, il a vécu, combien de temps? seul avec le fils, cuisinant pour lui, invisible dans la maison, changeant les télévisions et les téléphones toujours cassés, nettoyant, retenant son souffle, l'oreille aux aguets, immobile sur son lit lorsque son ulcère explosait en lui mais silencieux toujours et allant jusqu'à pisser dans une boîte de conserve pour ne pas faire de bruit en allant aux toilettes.

Ce lit, c'était notre radeau. Je rentrais le plus tard possible de l'école après avoir fait les courses. Il fallait bien rentrer. Ma clé de la porte de l'immeuble avait un capuchon rose, cela aurait pu être la clé du Paradis, celle de la porte de l'appartement avait un capuchon noir, c'était la porte de l'Enfer. Le fils, lui, était toujours dans sa chambre passant le plus clair de la journée allongé. Si jamais il était au salon, il allait dans sa chambre dès que j'entrais pour ne pas me voir. Je faisais la cuisine. S'il voulait entrer dans la cuisine pour aller manger à même la casserole, pour boire du lait à même la bouteille, il fallait que je sorte. Cela n'était pas dit. C'était signalé soit par un coup de pied dans la porte, soit par la porte qui s'ouvrait brusquement et apparaissait alors le regard mauvais d'un visage figé, lèvres serrées. J'allais dans la chambre, mon mari était sur le lit, il lisait ou restait le regard fixe devant son livre ouvert. La chambre étant petite il n'y avait qu'un bureau, le mien, où je faisais des réussites sans fin en attendant que l'autre ait réintégré sa tanière. Alors je sortais et volais une assiette que j'emportais dans la chambre et nous mangions sur le lit, notre radeau. A peine si nous osions échanger quelques mots à voix basse Et venaient encore et toujours des coups de pied dans les portes sans que nous en connaissions la cause.

Toutes les portes de tout l'appartement étaient trouées. Au début je les remplaçais. Souvent. Il y en avait neuf. Toutes, même la porte du palier. Toutes, au début sauf la sienne et celle de la chambre de sa soeur. J'avais trouvé un menuisier qui ne faisait pas de facture. J'avais aussi trouvé un vitrier qui ne faisait pas de facture. Au début nous disions au vitrier que c'étaient des gosses qui jouaient au ballon. Mais bientôt, vu la fréquence, le vitrier partait sans rien dire et nous non plus nous ne disions rien. C'était ensuite le tour du plombier parce qu'il y avait des savons entiers, des tubes de dentifrice, des rasoirs, des rouleaux de papier hygiénique coincés dans la cuvette. Il a fallu aussi changer les sanitaires parce que les

chasses étaient brisées, les robinets parce qu'ils étaient arrachés. Cela avait commencé à une époque difficile mais encore vivable, par le brise-jet de l'évier, systématiquement enlevé et que j'avais l'idiotie de remplacer. Et puis la mauvaise marée s'est répandue sur la maison. Aujourd'hui dans le nouvel appartement c'est exactement la même chose et je paie le plombier pour des paquets de cigarettes jetés dans les tuyaux des parties communes.

### **Pendant tout ce temps le fils était soigné.**

Il allait de consultations en internements. Il allait toujours plusieurs fois par semaine chez le psychiatre et il entrait souvent volontairement en clinique pour nous protéger de sa violence. Au début nous avions de l'espoir. Je le vois sortant de l'hôpital de jour, pâle, émacié et nous tombant dans les bras. Et nous de l'embrasser, le coeur gonflé de son propre espoir: «Je suis un taureau, fort comme un taureau», dit-il. Et nous pleurons tous. Il y a seize ans de cela.

Lors du premier long internement les psychiatres étaient rassurants: «Il en aura pour deux ans au plus». Et on sentait bien qu'ils se frottaient les mains: ils avaient là un cas «intéressant» qui sortait de l'ordinaire. Un esprit brillant, disaient-ils comme ses professeurs. Un beau sujet de thèse et succès garanti. Nous avons oublié les agressions, les coups, le nez cassé, l'angoisse et la terreur. Nous espérions, nous avions confiance. Il avait tout pour s'en sortir. Nous avons oublié cette nuit où, après deux ans de psychothérapie, brutal, il était entré dans notre chambre la fourchette à gigot à la main, sardonique, murmurant lentement qu'il voulait me balafrer. Mon mari jaune de peur, debout dans la ruelle, en liquette, grelottant, se protégeant le ventre de son oreiller, plié en deux, moi debout sur le lit, brandissant un chandelier. Il était parti comme il était venu. Le passage à l'acte devait venir plus tard.

Nous n'avions aucune barre sur lui. Il s'imposait par sa force physique. La fourchette à gigot a terminé sa vie au fond du placard à vêtements avec le couteau de chasse à cran d'arrêt de mon père. Et puis elle a été jetée tout simplement. Comme le revolver de l'autre grand-père, une de ces reliques que l'on garde sans savoir pourquoi, jeté à l'égout.

Les rapports étaient chaotiques. Tantôt c'étaient des ordres donnés d'une voix tranchante et forte à percer les tympans, tantôt c'étaient de brefs épanchements de petit enfant, dont j'avais peur parce qu'ils se terminaient en séparation suspicieuse, brutale et incompréhensible.

J'essayai d'ouvrir la maison malgré les réticences de mon mari. Nous avons des amis qui aimaient discuter avec lui parce qu'ils appréciaient la justesse de son jugement, ses analyses politiques. Au fil des ans il n'y a plus eu de dialogue. Il fallait écouter un monologue documenté. Par contre alors que j'étais effarée par son incapacité à communiquer à la maison et par des raisonnements lapidaires aussi bêtes que logiques, j'avais la surprise d'entendre son psychiatre me dire: «Je ne m'ennuie pas avec lui».

Il y a eu une époque, avant la perte totale de communication où il fallait l'accompagner au café. Une corvée. En général il ne disait rien, fumait avec des gestes automatiques, regardant les gens d'un air supérieur ou au contraire prétendument décontracté, se livrant à une de ses compulsions qui consistait à sortir les cigarettes les unes après les autres, à en allumer certaines qu'il éteignait aussitôt. Ou bien il disait quelques mots sur ses intentions, toujours les mêmes pendant toutes ces années: apprendre l'informatique, l'italien, rentrer en France

Nous rentrions en silence, lui devant et moi derrière, le regardant éviter certaine plaque d'égout, avancer et reculer devant la porte d'entrée et me la fermer au nez.

Les compulsions avaient commencé très tôt et nous ne savions pas ce que c'était. Je le revois dans la première clinique, au tout début, début de la médicalisation s'entend parce que malade, il devait l'être depuis toujours: au milieu des autres malades, il émettait ce bruit que font les petits garçons quand ils veulent imiter des coups de feu tout en tirant avec un pistolet imaginaire. Il avait vingt-deux ans. Je revois le visage désolé, douloureux et compatissant qu'une visiteuse portait sur lui et sur moi. Et bien sûr, nous n'avons pas cru le médecin qui nous a dit de lui préparer un bas de laine parce qu'il ne s'en sortirait jamais.

J'appelle la gérante de son immeuble pour savoir à combien s'élèvent les charges du mois. Il faut avoir de l'estomac pour entrer en contact avec la réalité de l'autre côté de la réalité. Elle m'adjure de le faire partir, c'est elle qui reçoit les plaintes des co-locataires et ça n'arrête pas. Il jette ses cigarettes allumées par le balcon. Son mari en a reçu une dans le col de sa chemise alors qu'il sortait, cela aurait pu arriver à un motocycliste. Il n'arrête pas de monter et descendre en ascenseur de jour et de nuit, de donner des coups dans les portes à toute heure (compulsions), de pousser des cris. Le service de nettoyage se plaint des ordures de son palier, du jus des poubelles dans l'ascenseur, de l'odeur qui se dégage de son appartement. En bas de chez lui il y a un atelier de réparation de motos tenus par des jeunes qui sans cesse se plaignent de lui. Comme il est toujours agressif, il a de fréquentes altercations avec les passants dont l'une l'a déjà envoyé à l'hôpital car il s'imaginait avoir le nez cassé. Il cherche noise à tout le monde. L'autre jour, me dit la gérante, il était descendu pour recevoir le livreur de plats cuisinés, que bien sûr il ne peut recevoir sur son palier vu l'état de sa porte. Pendant qu'il attendait, il a éteint le compteur d'électricité des parties communes. Les gens ont été privés d'ascenseur pendant plusieurs heures jusqu'à ce que la gérante ait l'idée de contrôler le compteur. Les co-locataires veulent faire une pétition pour l'expulser mais reculent pour le moment devant les frais de justice. La gérante me plaint, comprend qu'il est malade mais en quoi elle et les autres sont-ils responsables? Ce ne sont pas leurs affaires: «Qu'il aille à l'hôtel».

Qu'il aille à l'hôtel, est-ce la solution? Quand je lui avais loué cet appartement tout beau, clair, avec un grand balcon, j'espérais que cet environnement sympathique opérerait à la façon d'un tour de manivelle et qu'il démarrerait enfin...

Qu'il démarrerait... Qu'il accepterait son état, qu'il trouverait un petit boulot, qu'il se prendrait en charge, nous étions là pour l'aider. Que c'en serait fini de l'extrême, son pain quotidien et le nôtre. De cette vie au pire des superlatifs. Superlative comme les factures de téléphone.

Le téléphone, il y en avait souvent pour l'équivalent de 1800 euro. C'étaient des contacts à l'étranger soit avec des universités soit avec un ex-camarade de classe qui naviguait entre Paris et l'Amérique, devenu professeur d'université et qui n'était plus son ami depuis belle lurette parce qu'on ne peut être ami d'un mégalomane, d'un obsessionnel, de quelqu'un qui a perdu le sens de la communication.

Je lui avais pris autrefois un abonnement à Internet «pour lui ouvrir une fenêtre sur le monde» autre que la télévision. Il imprimait des pages et des pages de renseignements sur les OVNI à l'intention de sa soeur qui n'avait aucun intérêt pour le sujet.

Les factures de téléphone ont encore augmenté, la dernière se montait à 3520 euro à cause des téléphones roses. J'ai mis un an à la payer. Comment ne pas se servir des téléphones roses quand on est jeune et qu'on n'a jamais touché une femme? Car pour lui toutes les femmes sont des putains.

### **Et pendant tout ce temps il était soigné.**

Dans son nouvel appartement j'avais fait installer une ligne bloquée. Sur ses instances et ses promesses de ne pas abuser, transmises par le psychiatre, la ligne a été débloquée mais comme je refusais ce qui allait suivre, elle est passée au nom de son père: la facture est montée à 5000 euro. Son père a contracté un emprunt pour la payer.

Qu'étaient devenus ses amis?

Il n'était pas étranger à l'amitié, de la maternelle à Paris au lycée à Athènes. Des bêtes noires, il en avait à l'école et dans la rue, que son père essayait de lui faire affronter en lui donnant confiance en lui. Rien d'extraordinaire.

J'avais tout fait pour le mettre à Paris dans le même foyer que ses deux plus chers camarades de lycée. On les appelait «les trois mousquetaires». Les deux amis ont disparu parce qu'il est devenu insupportable. Dans sa détresse, il a beaucoup insisté surtout du côté de Stratos mais qu'avait-il à partager? Rien. Et Stratos a disparu tout comme Marios. Il a alors essayé, d'Athènes, de créer des liens qui n'avaient jamais existé auprès du fils d'un de nos amis. Ils avaient joué ensemble à Paris les quelques rares fois où nous étions sortis en famille avec ses parents. Et il prétendait s'installer chez lui à Paris... en attendant de trouver «un petit boulot». Il est bien sûr tombé sur un refus.

Il faut dire aussi ce Noël où il nous avait demandé de l'argent pour envoyer des cadeaux à la famille française, à ses cousins, à ses petits-neveux qui ne le connaissent même pas, cadeaux délicatement choisis pour plaire à chacun. Comment ne pas hurler de douleur devant ce coeur débranché de la réalité qui cherche l'affection là où il imagine qu'elle est et croit pouvoir la revendiquer par l'expression du formalisme!

Aujourd'hui il réclame à son psychiatre de voir sa soeur avec qui il n'a jamais eu de contact fraternel. Nouvelle fixation. Hors réalité. On a fait dire à son frère qu'elle est en dépression parce qu'elle n'a pas de travail. Il est impossible de lui dire qu'elle accepterait s'il avait une autre attitude vis-à-vis de la famille, autre que d'exiger uniquement. Il a parfaitement compris que c'était un mensonge. Là encore, tout est fait pour retarder l'explosion.

Ma fille est née quand son frère avait neuf ans. Ils n'ont jamais eu de vrais rapports fraternels. Elle ne pouvait inviter des amis à la maison que si son frère était interné. Elle nous a vus battus. C'est elle qui se précipitait dans le palier pour appeler au secours. C'est elle, une fois que des amis avaient mis à notre disposition un débarras au sous-sol qui avait nettoyé, fabriqué des meubles avec des briques et des cartons, donné avec amour une apparence de maison à ce réduit. C'est ainsi qu'elle a grandi. C'est elle, adolescente qui portait les pantalons de son père pour ne pas dépenser, c'est elle qui a mûri avant l'âge et porte les séquelles d'une enfance qu'elle n'a pas eue.

Je me souviens d'une tentative, il y a longtemps, de «meubler» la maison. Il était mal, il fallait qu'entre de l'air respirable. J'appelle un ami. Ils sortent tous deux prendre un café. L'ami rentre seul: «Il est entré la tête la première dans la vitrine du coiffeur d'à côté. La vitre

est descendue, personne n'a été blessé. J'ai laissé ma carte d'identité».

D'autres jeunes gens, poussés par l'amitié qu'ils nous portaient ont tenté de le sortir. Cela n'a pas duré. Aussitôt arrivés quelque part il fallait partir ailleurs sans donner d'explication. Quant aux filles que son physique séduisait parce qu'il est beau garçon, il ne les laissait pas l'approcher.

Et c'est ainsi que petit à petit la maison est devenue un tombeau.

### **Et pendant tout ce temps il était soigné.**

C'est à Noël 85 qu'il était revenu de Paris où il était inscrit à Tolbiac. Noël était encore une fête et pas un cauchemar.

Et il était reparti. J'avais de mauvais échos, non par ma soeur qui l'appelait, le recevait mais n'allait pas le voir, mais par lui-même: «Je suis couché toute la journée, je n'arrive pas à me concentrer pour travailler, impossible de lire». Il est rentré à Pâques et s'est affalé sur mon épaule en sanglotant. A cette époque il avait encore des sentiments.

Et il y a eu les deux ans de psychothérapie collective. C'est lui qui avait voulu voir la psychologue qui lui avait fait passer sur sa demande un test de Q.I. Je consultais moi-même cette femme pour essayer de voir ce que je ne faisais pas bien en tant que mère car j'étais déjà très inquiète depuis deux ans. Les résultats du test ne lui avaient pas été communiqués. La psychologue m'avait dit qu'il présentait une disproportion entre un niveau intellectuel très élevé et un niveau affectif d'enfant de deux ans. Il en avait quinze.

Au début des deux ans de psychothérapie le diagnostic était qu'il en aurait pour un ou deux ans maximum. Au bout des deux ans de psychothérapie il y a eu l'agression à la fourchette. C'est peu de dire combien nous étions inquiets de le voir hâve, crasseux, puant, efflanqué. Evidemment la psychothérapie était sans résultat. Nous avons été conviés nous-mêmes à quelques séances, nous devons chercher dans nos familles des précédents. Mon mari avait un grand-oncle bizarre, un gaillard herculéen qui aimait bien les adolescents et moi, sans en connaître le degré de parenté, un hobereau vraisemblablement maniaque puisqu'il exigeait qu'on lui porte ses gants au bout d'une fourche quand il montait à cheval. J'ai toujours mentionné cela à tous les psychiatres mais aucun n'a jugé qu'il était opportun de s'y arrêter. La psychothérapie avait failli. Elle avait provoqué quelques velléités de travailler: cela a été d'abord une pseudo reprise d'études au collège américain. Elle a duré deux mois. Ensuite nous avons prié un ami qui avait une entreprise de le prendre: il avait passé sa journée à écrire au blanco à même le bureau: «conneries». Un autre ami l'a engagé dans une librairie: il se cognait la tête contre les réverbères et les livraisons n'avaient pas lieu. Et puis il a suivi un stage de démarcheur de livres. Pendant le stage, il était tout fringant, le crâne bourré des succès personnels de l'animateur. Il a demandé un bel attaché-case... et n'a pas décroché de commande. On voyait déjà ce que son enthousiasme avait de factice.

A partir de ce moment cela a été la chute libre et son lit est devenu son seul univers. Il y a eu quelques essais d'expression par la peinture et puis plus rien. Alors l'agressivité s'est renforcée et elle n'a jamais cessé de se développer. Comme un cancer. Et la vie qui avait toujours été difficile à la maison est devenue infernale.

La casse a commencé sous différentes formes: un coup de flûte traversière sur le dos lorsque je travaillais à mon bureau qui était dans la salle encore commune, un melon envoyé à la tête de son père, les plus grosses pommes de terre dans les carreaux de la cuisine, puis les pots

de confiture, plus efficaces. Tout cela sans que nous comprenions pourquoi.

Dans un moment d'accalmie il avait demandé un magnétoscope. Tous les soirs il fallait voir les films que lui seul avait choisis mais il fallait que je l'accompagne au vidéoclub. Regarder la télévision était devenu un supplice: il n'arrêtait pas de zapper mais nous jouions le jeu de la conciliation. Nous avons dû acheter une deuxième télévision placée dans la chambre de notre fille pour que mon mari puisse suivre une série dont il était l'auteur.

Petit à petit nous avons été chassés de la pièce commune. Nous étions à table, il fallait partir. Mais dans le même temps il y avait des récriminations chez le psychiatre « familial » parce que nous le laissions seul.

Petit à petit les dégradations se sont accentuées. Les cigarettes étaient écrasées sur les paquets, les slips sales jetés à la poubelle, le fer à repasser posé chaud à même une table ancienne, les téléphones et les télévisions toujours cassés, les portes étaient défoncées au cours de colères dont nous ignorions la cause. Il y avait une prédilection pour la destruction des meubles de valeur (parce qu'ils étaient miens je suppose) mais il fallait tout remplacer, tout réparer exactement, même si c'était infaisable.

Le repas du soir a cessé d'être pris en commun, nous étions tous devenus des ombres.

Son père a commencé à vivre l'oreille collée à la porte de notre chambre et à aller à pas de loup l'épier par le balcon lorsqu'il allait se goinfrer à la cuisine, coupant à même la toile cirée, laissant derrière lui des flaques de lait par terre et une table dépotoir.

C'était ou le silence ou des ordres. Et nous obtempérions de peur de plus grandes tempêtes. Quelquefois l'ordre était de partir et nous partions en pleine nuit nous réfugier chez des amis.

### **Pendant tout ce temps il était soigné.**

Souvent, n'en pouvant plus c'était moi qui partais et j'allais coucher chez une amie qui habitait à côté. Mon mari restait. Seule ma fille à l'époque ne risquait rien. Il ne lui parlait pas mais n'avait rien contre elle.

Les menaces ont fini par s'étendre à tous.

Dire ce que c'était de se sentir complètement démunis sur le trottoir, à une heure impossible, avec le chien, par une chaleur torride, à la recherche d'un taxi qui ne voulait pas du chien, se retrouver finalement en route et se dire sa seule certitude: «Je vis».

Le chien, c'était Méléna. Je l'avais apportée à la maison, une petite boule de chiot qui tenait dans mon sac d'école, après avoir vu une émission de la BBC sur la schizophrénie. A cette époque je ne savais pas que mon fils était schizophrène. On disait vaguement «trouble de la personnalité». La présence d'un animal confortait les malades. Et effectivement la douce Méléna recevait l'affection qui nous était interdite jusqu'à ce qu'à son tour elle soit torturée. Méléna est devenue épileptique. Et puis elle est morte, plus vite que nous.

Chaque fois que je marche avec Ingrid nous passons devant un terrain clôturé gardé par un chien. Plus exactement ce n'est pas le chien qui garde le terrain, c'est la clôture qui protège du chien. Il est très gros, un peu plus grand qu'un Saint-Bernard, très poilu, genre Berger du Caucase mais gris. Imposant, il a l'air féroce. Dès que nous passons, il s'agite comme un forcené, aboie et saisit une grosse branche qu'il nous présente en grondant comme s'il nous défiait. Ingrid me dit que lorsqu'elle passe seule, le chien ne se manifeste pas et la laisse aller comme s'il ne la voyait pas. Il ne bondit que pour moi. C'est à moi que s'adresse son

exhibition. Toujours je m'approche et lui tends une branche. Quelques fois je lui en apporte une de très loin pour qu'il ait une odeur d'ailleurs. Dès que je m'approche, il gronde encore plus fort la gueule pleine, s'élançe vers moi l'oeil féroce, les babines retroussées, un grondement effrayant au fond de la gorge. Si je passais la main, il est si terrible que je crois qu'il me mordrait. Je n'ose risquer une caresse. Vraisemblablement c'est un chien qu'on a isolé pour une raison sérieuse. Ce chien me tourmente. L'imagination, le désir se font fantasme. Comme mon fils, il est agressif et fait peur, comme à mon fils j'ai envie de lui donner mon affection, de communiquer. Et comme avec mon fils c'est impossible. Le chien peut-être se laisserait apprivoiser, mon fils, non. Parce qu'il est malade, d'une maladie qui lui dit que ses parents sont à détruire et à haïr.

Lundi. Je me retrouve entrain de hurler: «Je ne suis pas bien!» J'ai les larmes aux yeux, la gorge nouée, la respiration difficile. J'ai payé aujourd'hui le loyer de mon fils, mis de côté pour mon propre loyer, donné à mon mari une somme encore incomplète pour l'entretien du malade. Je n'ai pas pu payer mes charges ni le psychiatre que nous devons voir jeudi. Je me sens écrasée, je ne sais comment faire face. Je vais me forcer à m'habiller et à faire le ménage, lutter contre l'absurde générateur d'inertie.

Comment cela a-t-il commencé? Tout comme rien peut être signe. Qu'il ait commencé sa vie par refuser le sein ce qui m'a valu la souffrance d'avoir les seins bandés mais ne m'a pas empêchée d'être une mère attentive, était-ce déjà un signe? Mais était-ce le seul nourrisson à qui cela soit arrivé? Qu'il ait été un bébé vomisseur, est-ce le seul? Qu'il ait été gâté par ses grands-parents, est-ce le seul? Qu'il ait eu la souffrance d'être séparé de sa mère à quatre ans et pendant six mois, confié, tout en restant avec son père et ses grands-parents, à des puéricultrices qui peut-être n'en étaient pas, est-ce le seul? Qu'une fois la famille (mon mari, lui et moi) réunie à Paris il ait eu conscience de la mort lorsqu'un de ses petits camarades de classe qui n'était pas un intime avait trouvé la mort au cours de l'incendie de lycée Pailleron, est-ce suffisant?

A cinq ans il a eu les oreillons, à six ans il avait un streptocoque hémolytique qui ne partait pas malgré deux mois d'antibiotiques que j'ai cessé de lui administrer sur les conseils d'un autre médecin, à sept ans il a été hospitalisé à Necker alors qu'il allait être opéré de l'appendicite à la clinique des Bleuets. Il nous a été rendu une semaine après et sans diagnostic. Il a failli être opéré des amygdales et ne l'a pas été. Toutes ces saletés ont-elles endommagé ses nerfs?

Et quand bien même nous avions fait l'erreur de lui donner un nom, celui de son grand-père paternel pour satisfaire à la tradition et un nom de notre choix dont nous l'appelions, nous les parents et la famille française alors que l'autre était d'usage dans la famille grecque, est-ce que ce sont là un parcours et des faits à précipiter dans la folie? Nous avons aussi déménagé souvent mais toujours dans d'agréables maisons et pour une meilleure proximité de l'école. Il était aussi tombé sur la tête à vélo vers quinze ans. J'ai dit et redit tout cela aux psychiatres. Tous sans exception n'ont pas jugé que ce tout constituait une cause. Pourtant, dès le départ les dés étaient jetés.

C'était un enfant difficile mais c'était un enfant aimé comme on aime ses enfants parce qu'ils sont nôtres. Qu'est-ce qui faisait dire à ma mère lorsqu'il avait six ans: «Il deviendra ministre

ou assassin»? Ce n'est pas seulement parce qu'il mordait les chiens et les mollets de son arrière-grand-mère quand il se glissait sous la table à la fin du repas. Qu'est-ce qui faisait dire à un ami de mon père: «Mais il faut lui donner du bromure à ce gosse!» Souvent bourru, souvent insatisfait mais aussi souvent gai et content. Un comportement d'enfant gâté mais pas pourri. Est-ce là de quoi précipiter dans la folie? Qu'est-ce qui précipite dans la folie? Cette disproportion entre l'intellectuel et l'affectif dont a parlé la première psychologue? Et qu'est-ce qui motive cette disproportion?

Qu'est-ce qui fait que le cerveau devient aveugle à la réalité et se dirige vers la production d'idées fixes hors réalité qui prennent pourtant l'apparence de la réalité, crédibles et justes pour le malade? Qu'est-ce qui contraint l'énergie à canaliser des forces contraires à la vie? Qu'est-ce qui fait basculer l'amour dans la haine?

Qu'est ce qui justifiait mon inquiétude lorsqu'à treize ans je l'avais emmené consulter un psychiatre? Ce n'était pas uniquement parce que, s'étant cogné la main contre la machine à laver, il avait eu peur d'en mourir. Il y avait par derrière toute une accumulation. On ne va pas consulter un psychiatre parce qu'un enfant a peur de mourir. Alors que la peur de la mort est normale, cette peur-là avait quelque chose d'autre, c'était la pointe d'un iceberg dont je ressentais la profondeur.

Et le psychiatre fut rassurant: cet enfant était «un génie». Mais tous les jours j'avais à envisager un comportement difficile. Lorsque l'enfant était «bien», joyeux, j'avais l'impression qu'un oued torrentueux se déversait enfin sur mon désert et me rafraîchissait. J'attribuais tout ce qu'il y avait de mauvais à l'influence pernicieuse des grands-parents gâteaux quand bien même le grand-père était mort depuis longtemps.

Sans nous en rendre compte, nous étions devenus ses otages. Les résultats scolaires étaient bons, l'avis des professeurs élogieux. Ils le louaient aussi en tant qu'être pour la justesse de sa pensée, sa capacité à traiter l'information, il n'était pas infatué comme son plus proche camarade qui n'avait d'autre plaisir que d'étaler ses connaissances dans l'espoir de coincer ses professeurs. Était-ce par hasard que c'était là justement son ami le plus proche? Ce garçon d'un couple divorcé qui avait avec sa mère une relation si évidemment oedipienne? Et si pauvre de cœur qu'il trichait aux cartes pour battre ma fille de cinq ans à la bataille? Il ne me venait pas à l'idée de polariser là-dessus.

Que faire lorsque l'ayant accompagné en France pour lui installer une chambre d'étudiant alors qu'il était censé préparer l'examen d'entrée à l'IPESUP, je le voyais passer ses journées devant la télévision? J'étais allée chercher ses résultats et j'ai eu la naïveté d'être surprise en apprenant qu'il était recalé.

De bons souvenirs? Si peu. Combien? Juste le sens de l'oued vivifiant le désert. Mon cœur explosait de joie quand il riait avec des enfants de son âge lorsque nous campions chez des amis hors d'Athènes lors du séisme de 81. Non seulement il riait mais il nous faisait nous tordre de rire en imitant le surveillant général du lycée que nous connaissions tous. A ces moments-là il pouvait encore s'oublier.

J'étais fière de lui, sûre de lui avoir donné de bons principes quand, adolescent, il avait préféré endurer une lourde punition plutôt que de moucharder ses camarades avec qui, par solidarité il avait fait disparaître les relevés de notes de la classe.

J'étais fière de lui lorsque son professeur d'économie qui voulait le présenter au Concours Général me disait: « Il ne pense pas au premier degré, il pense au 2ème degré».

J'étais fière de lui quand je voyais ses dessins. Avec un sens extraordinaire de la composition, à neuf ans il représentait des batailles entre Romains et Grecs qui fourmillaient de détails et étonnaient par le mouvement d'une multitude de soldats et de machines de guerre. Sur petit format c'était comme de gigantesques miniatures.

Puis étaient venues les études d'armures, inspirées de celles des samourais, les études de gardes d'épées, les études de bijoux barbares, remarquables par la finesse des détails. Et sans que je comprenne la signification profonde de cette thématique, les dessins se sont tronqués, jetés sur le papier sans composition aucune pour ne plus représenter que des têtes de mort, des visages hurlants, des emblèmes nazis, des explosions, des armes qui tuaient sans être tenues par aucune main. Déjà lorsqu'il faisait des projets d'armures ses mannequins avaient une raideur, une statique que je voulais trouver normale. Elle était pourtant à l'image de ce qu'allait devenir son propre maintien: bras et jambes raides, marche raide, mains raides avec les pouces légèrement écartés, raides aussi.

La situation s'aggravait. Je culpabilisai et décidai d'aller moi-même consulter un psychanalyste.

J'en avais déjà consulté un, celui auquel je l'avais emmené quand il avait treize ans qui pratiquait la psychothérapie de groupe. Il m'avait persuadée de rester alors que mon fils avait décrété au bout de six séances qu'il n'avait rien à faire chez lui. Je devais rester « pour lui transmettre des messages. » Je suis restée deux ans et n'ai transmis aucun message mais ai failli divorcer à la suite d'un transfert incontrôlé.

Je culpabilisais de n'avoir pas désiré cet enfant qui était comme beaucoup le fruit du hasard. J'étais tombée enceinte à peine mariée sans me sentir prête à être mère. Et tout en étant consciencieuse au possible, le livre du Dr. Spock comme livre de chevet, je pensais que tous les manques dont le comportement de l'enfant témoignait venaient de moi. Mon objectif était de rattraper le temps perdu et de trouver le chemin du dit amour maternel car j'aimais mon fils et l'estimais sans qu'apparemment il le sente sauf, aux brefs instants d'épanchement dont même à l'adolescence le caractère infantile m'inquiétait.

Je suis restée deux ans avec ce psychanalyste. Et puis je suis partie. Je suis partie désabusée par la lenteur d'un travail de reconstruction qui, du train où il allait, nécessiterait une vie à s'effectuer. Cela ne me donnait aucune solution et j'en avais assez de sentir ce blanc bec dans mon dos somnoler alors que les sanglots me coupaient la parole. Je sentais cet homme emprisonné dans une théorie. Il m'a écrit pour me rattraper mais je n'ai pas répondu. Lorsque notre fils est entré à l'hôpital de jour, son psychiatre nous a conseillé de consulter en couple un de ses confrères. La famille entière serait ainsi soutenue. Nous avons même, sur demande du psychiatre, traîné là notre fille de quatorze ans à l'époque. Que pouvait-il se passer? Rien. La situation restait inchangée à la maison. Au bout d'un an de patience je suis partie parce que je voyais que cela ne menait à rien. Mon mari est resté encore un an. C'était lui qui psychanalysait le psychiatre. Mais c'était moi qui payais.

Alors plus tard j'ai essayé de me tourner vers le premier psychiatre qui s'était occupé de notre fils, le premier qui ait parlé « d'îlots de folie » et avec lequel il n'était plus en contact depuis une dizaine d'années. Je me tournai vers lui parce que c'était une sommité et qu'il connaissait le cas. Il a eu l'élégance de me rappeler combien son été 88 avait été gâché par

les appels de mon fils à qui il avait donné son téléphone de vacances. Puis il a invoqué le principe selon lequel il ne convient pas de s'occuper de deux personnes de la même famille. Façon polie de me congédier. Je me souviens d'un autre de ses principes. Etant contre les cliniques, il n'y visitait pas ses patients et comme l'hôpital de son choix, « Aiginitio », refusait les urgences et qu'en y attendant une place notre fils était en clinique, nous devions traverser tout Athènes pour lui amener le malade en consultation. La clinique précisait bien que cela était sous notre responsabilité et tout le long du trajet nous craignons qu'il ne se jette par la portière. Au revoir Dr.A.

Les psychiatres, je ne veux rien en dire. Sinon qu'ils jouent le jeu à fond et que lorsqu'ils arrivent à ce fond, ils ont un système d'autodéfense qui n'est pas la ligne Maginot.

Et toujours nous vivions l'angoisse perpétuelle. Pour rien.

Pour rien nous souffrions de sa souffrance, pour rien nous le voyions lèvres et mains bleues à la suite de crises d'angoisse, pour rien devenir blanc comme un linge et se précipiter sur moi en hurlant un jour que je restais trop longtemps à son gré au téléphone, pour rien tout casser à l'hôpital parce que ne sachant que lui dire au téléphone, lui donnant les nouvelles du jour à la maison, je lui avais dit qu'une amie de notre fille avait cassé une éprouvette de mon père qui faisait office de vase, (les médecins n'avaient pas «compris»), pour rien lancer ces pommes de terre dans les carreaux de la cuisine jusqu'à ce qu'il améliore sa technique en projetant des pots de confiture, pour rien balancer un melon à la tête de son père qui m'expliquait le sens du mot «obsolète» en disant en riant que lui-même l'était, pour rien les billets d'avion (crise de chaque été «reprenre ses études en France») et les dossiers universitaires que nous retrouvions calcinés dans la baignoire, pour rien les internements volontaires, pour rien le recours au Procureur qui met toujours à mon passif le fait qu'on lui a passé les menottes (alors qu'en premier j'avais appelé les pompiers qui m'avaient dirigée sur police-secours), pour rien les exactions d'argent, pour rien la destruction de deux appartements en attendant le troisième, pour rien nos fuites de la maison, pour rien la mise en pièces des meubles, pour rien les frais incommensurables, pour rien les thérapies et les médicaments, pour rien les coups et les terreurs, pour rien les tentatives de suicide et tout ce sang versé, le nôtre et le sien, pour rien l'esclavage et les privations de ma fille qui a grandi dans un tombeau, pour rien l'absurde de la vie d'une famille gangrenée.

Cette enfant, ma fille, ils en connaissaient tous l'existence. Ne pouvaient-ils pas nous alerter, nous prévenir du danger qu'il y avait à la laisser s'accoutumer à vivre une vie faite uniquement d'urgences et de violence même si les agressions n'étaient pas dirigées contre elle?

### **Est-ce que vraiment les médecins ne comprennent pas?**

Nous, nous avons compris le sens de la projection du melon. Un père ne doit pas être «obsolète». Nous comprenions pourquoi, déjà assez loin de la maison, en route pour les psychologues, il nous renvoyait nous rhabiller parce qu'il trouvait que nous ne présentions pas comme les parents BCBG qu'il aurait voulu avoir.

Pourquoi cette vue unidimensionnelle de ses parents? Pourquoi ce désir de châtement, cette insatisfaction, ce manque constant?

## Les médecins eux, comprennent-ils?

Le Dr. B. ne pouvait pas ne pas *interpréter*, et nous étions encore au début, la crise provoquée à l'hôpital par le bris du vase. Le Dr C., un autre «psy familial» chez qui nous nous rendions exclusivement sur les instances de notre fils, ne pouvait pas ne pas *interpréter* le fait que le malade se servait de son cabinet comme d'une tribune pour ressasser toujours et les mêmes griefs et les mêmes projets fumeux avec une lancinante insistance très caractéristique. Les griefs, c'étaient les menottes (le jour de l'hospitalisation sous contrainte), le fait que j'avais cessé d'écouter de la musique classique (et pour cause puisque nous étions chassés du salon où se trouvait la stéréo et qu'il ne fallait pas se manifester dans la maison), le fait que et oui c'était une erreur, son père avait tout fait et mal fait quand il était petit pour lui ôter le goût des armes, le fait que nous ne lui avions pas acheté des colts en or dont il avait vu la publicité dans une revue. Les projets c'étaient des intentions d'initiation à l'informatique, d'apprendre l'italien, de retourner en France faire Sciences Po. (!) et tout cela pendant tant d'années que le psychiatre avait fini par baisser les bras et ne plus vouloir «nous» revoir, épuisé devant cet état d'absolu statisme.

Le Dr. D. ne pouvait pas ne pas *interpréter* tant de fixations en béton armé.

Le Dr. E. ne pouvait pas ne pas *interpréter* le fait que le malade transformait chacun de ses désirs non satisfaits (et ses désirs étaient toujours exorbitants et intentionnellement contraignants) en agression afin d'alimenter un désir de vengeance obsessionnel qui petit à petit occupait tout l'espace de son univers affectif. Et il allait ainsi de psychiatre en psychiatre, chacun pensant que son confrère ferait mieux.

## Il était soigné.

Il était soigné mais les désirs insatisfaits se succédaient et persistait l'attachement inconditionnel à la répétition formelle de tout. Quel qu'en soit le prix. Un seul exemple parce qu'il aurait pu avoir une conséquence très grave émergeant d'une foule dont ma mémoire refuse le souvenir. C'était (encore) Noël. Nous invitions toujours pour le 25 à déjeuner les seuls amis qui avaient le courage de venir à la maison une fois par an parce qu'il avaient la générosité d'accepter la différence de notre fils, de ne pas se formaliser de ses sautes d'humeur, des remarques acerbes dont j'étais l'objet si parfois il m'arrivait de rire, non plus que de l'état de mon mari auquel il arrivait d'avoir trop bu.

La dinde était préparée, non dans la joie mais parce qu'«il fallait». Il fallait aussi préparer les cadeaux dont les siens ostensiblement n'étaient plus jamais ouverts. Avions-nous envie de fêter quoi que ce soit?

Parce qu'il vivait dans la confusion, le malade avait estimé que le déjeuner devait être le lendemain. Et la dinde fut balancée dans son plat par le balcon, heureusement en pleine nuit et heureusement personne ne s'est trouvé dessous. Et puis ce fut le tour d'autres casseroles pleines car un geste amène inévitablement sa répétition. Nous descendions nettoyer.

Les médecins ne sont pas aveugles. Ils savent mais ils savent qu'ils ne peuvent rien contre ce type de psychose qui, disent-ils, est le plus difficile.

Ils savent que la soeur de ma collègue bat son père. Elle a fui en Grèce et ne remettra pas les

pieds en France tant que sa soeur y sera, ils savent que cette vieille mère ne dort pas de peur que son fils ne la tue, il savent que ce garçon qui a fini par se suicider, fils d'une juge, sortait du studio, mis à sa disposition par la commune et qu'il avait transformé en cloaque, pour aller battre sa mère malgré l'interdiction du tribunal d'aller la voir.

Au journal télévisé il y a quelques années: un père a tué son fils, psychotique. La mère est assaillie par les journalistes. Elle m'impressionne par sa dignité: «Nous vivons une tragédie». Le père a déchargé les juges d'un verdict embarrassant. Il est mort en prison. Il était cardiaque.

Oserions-nous dire que des pensées de mort ne nous sont pas passées par la tête? Quelle protection avons-nous? Quand je dis nous, j'englobe le malade.

Il n'est pas possible que les médecins ne sachent pas. Qui donc ne veut pas savoir?

20 février. Voilà, c'est tout ce que j'ai pu écrire pour le 20 février, la date et puis c'est tout. Je revenais de consulter le psychiatre. Tous les quinze jours ou toutes les semaines, c'est selon, nous allons le voir sur sa demande. Nous, c'est à dire le père et la mère mais mon mari appelle le psychiatre tous les jours. Depuis deux ans c'est le psychiatre qui sert de truchement entre le père et le fils. Moi je n'ai aucun contact depuis bientôt trois ans.

En sortant j'avais la nausée. A chaque fois c'est la même chose: l'impasse, la peur, l'impasse, la peur. Le désir du psychiatre est de se débarrasser d'un patient qui menace son intégrité physique. Cette semaine notre fils l'a appelé en état d'amok le menaçant de venir le tuer, le tutoyant et accompagnant ses menaces des plus sales injures. Notre fils est persuadé que le psychiatre «est de notre côté» parce que nous ne lui avons toujours pas trouvé d'appartement. Or c'est l'hiver, époque où il y a peu de studios à louer d'autant plus que le malade a fixé ses exigences de quartier et de montant du loyer. Toujours l'inextricable, toujours les impératifs incontournables. C'est comme récemment lorsqu'il était entré en clinique pour deux jours à Noël et qu'il fallait lui acheter des lunettes de soleil, tous les magasins étant fermés. Depuis des années il nous faut franchir la barrière du possible de peur de l'agression. Sauvagement, désespérément c'est le lait qu'il réclame, le lait que la maladie l'a empêché de sentir qu'il prenait.

Le psychiatre est désemparé. Il constate que le malade, comme un animal, vit dans le présent immédiat. Ses obsessions, même lorsqu'elles se rapportent à des faits anciens, sont vécues avec leur charge émotionnelle originelle d'où une agressivité toujours première, impossible à distiller.

Je me souviens. Lorsque nous vivions encore ensemble, je sentais en lui ce quelque chose de primitif. Souvent il me faisait penser à un stégosaure.

Toujours pensant à l'internement sous contrainte, j'ai demandé si d'autres médicaments que ceux qu'il prend de son propre chef (la Stelazine) ne pourraient pas le stabiliser. "Les médicaments ne font pas de miracles", dit le psychiatre.

Toujours et toujours nous revenons au point de départ: pas d'internement par crainte des représailles. Et le persuader d'entrer seul en clinique, on sait ce à quoi ça mène: deux jours, une semaine au plus et il sort comme il est entré.

Toujours pour éviter l'explosion, mon mari a convaincu le gérant de ne pas faire appel à la police. Il a payé 740 euro en remplacement du store de l'appartement du dessous transformé

en passoire par les mégots jetés allumés.

J'apprends que, paniqué, il a failli se jeter par la fenêtre parce que le gérant avait sonné chez lui pour lui apporter le reçu des charges. C'est pourquoi l'intervention de la police (qui n'importe comment ne se solderait que par des remontrances) est évité.

Quelle force a-t-il pour supporter tant de souffrance? Sa souffrance réelle et sa souffrance imaginaire car il n'arrête pas d'avoir des douleurs psychosomatiques et ce depuis seize ans. Douleurs psychosomatiques... Quelle joie n'ai-je pas eue lorsqu'il y a longtemps il avait eu un rhume ! Je voyais bien que son être entier était possédé par la psychose et l'intervention du rhume m'avait fait espérer, en vain, une faille.

Espérer? Nous avons espéré. Nous avons espéré contre toute logique. Jamais nous n'avons voulu croire le diagnostic du premier médecin lors du tout premier internement: «Faites-lui un bas de laine parce qu'il ne s'en sortira pas». C'était un inconnu, c'était une clinique privée. Les pontes, eux, et les médecins du service universitaire de l'hôpital public donnaient de l'espoir.

Espérer. La logique se tait quand l'espoir semble devenir absurde, quand on se retrouve claquemuré dans la cellule hermétique de la souffrance absurde. On est perdu. Alors on se tourne vers cet espoir si ancien du miracle. Autre folie, la nôtre, que de croire en la force d'un amour universel, de croire, un moment, aux fils invisibles qui lient toutes les forces et tous les hommes. Mais comment faire lorsque le malade est hostile à tout et ne permet pas même de l'approcher? Alors j'ai essayé la force de l'irrationnel. J'ai frotté ses sous-vêtements sur une icône dans un monastère où j'ai vu un exorcisme, je me suis prosternée et me suis agenouillée avec ferveur sous l'étoile du pape, j'ai répandu un médicament homéopathique sur des taches de son sang séché de mon fils qui restaient sur des livres. J'ai prié.

Dans le nouveau quartier de mon fils je suis allée trouver le pape. En Grèce les papes sont de vrais directeurs de conscience. Quand on va à confesse ce n'est pas pour débiter une liste de «péchés» c'est pour réfléchir et demander conseil. Mais bien sûr, les papes ne sont pas tous les mêmes ! Dans l'idée de fonder une association de parents dont les enfants seraient dans le même cas que le mien, je voulais lui demander de m'orienter vers ses ouailles en difficulté. Si la médecine était impuissante, l'amour chrétien ne pouvait-il rien faire? A l'aspect vénérable du pape, à sa longue barbe blanche j'espérais, ce pouvait être un sage, mais quelque chose dans ses yeux me disait avant que j'ouvre la bouche qu'il y avait derrière le prêtre un homme obtus. Je lui expose la situation. «L'Eglise ne reconnaît pas la psychiatrie, me dit-il. Si Dieu veut guérir votre fils, il guérira».

Souvenir des actes de la vie religieuse... lien qui unit les générations. La grand-mère faisait parfois venir un pape à la maison pour faire une bénédiction et toute la famille se trouvait humblement réunie à genoux sous l'étoile. Mon mari et moi nous nous prêtions à la chose pour faire plaisir à la grand-mère. En souvenir de ces moments là, pour qu'enfin l'amour trouve un passage, pour exorciser cette saleté de maladie, j'avais, comme la grand-mère fait venir le pape à la maison et préparé l'icône, les cierges et la farine dans lesquels on les fiche. Je sentais derrière le mystère de ces gestes une symbolique qui dépassait le temps et disait à l'homme le pain de l'Eucharistie. Mon fils était comme toujours couché dans sa chambre. La psalmodie avait commencé. Il était alors entré dans le salon en disant «Je crois!» Et puis

après quelques mots aimables, peut-être autour d'un café, le pope était parti. Et le fils était rentré dans sa chambre.

J'avais entendu parler d'un moine du Mont Athos qui faisait des merveilles auprès des jeunes à la dérive. Et lui, il était psychiatre ! Il dispensait ses services dans la paroisse où nous habitions autrefois et où habite maintenant mon mari. Si seulement il pouvait convaincre mon fils d'aller au Mont Athos ! Je me disais que soumis à une règle et dans une atmosphère chaleureuse, loin de ses parents et du besoin de les persécuter, il pourrait émerger à lui-même. Le moine m'a reçue. En peu de mots il m'a dit qu'il ne pouvait rien faire si mon fils ne venait pas le trouver. Je lui parlai d'autre part de mon mari dont l'alcoolisme avait fait une épave. La règle était la même. Son ordre ne lui permettait pas de faire de visites à domicile. Par contre le prêtre de la paroisse, qui était lui-même médecin pouvait aller voir mon mari si celui-ci l'appelait. Aide-toi, le Ciel t'aidera. Je suis partie gratifiée d'un livre en français sur la vie d'un saint qui commandait aux sangliers...

J'ai constitué un dossier. Il comporte une biographie du malade, la liste des internements, les ordres d'internements sous contrainte qui n'ont pas été utilisés lorsque le malade qui communiquait encore a été persuadé par un de nos amis qu'il respectait de se faire interner volontairement, des certificats le qualifiant de dangereux, ce que disent les médecins mais n'écrivent pas, une lettre que ma fille a adressée au Président de la République, la réponse du Président, les lettres qu'elle a adressées au maire d'Athènes et au ministre de la Santé, les deux séries de photos de l'appartement dévasté que j'ai prises lorsque le psychiatre m'avait demandé comme ayant une valeur symbolique d'aller nettoyer (à ces moments-là mon fils partait pour ne pas me voir).

J'y étais allée la première fois seule. A cette époque ma fille travaillait. La deuxième fois, sept mois après, sans qu'un seul nettoyage ait eu lieu entre temps, elle m'a accompagnée. En revenant nous sentions si mauvais que la voiture a mis plusieurs jours à se purger de son odeur. C'est aussi avec ma fille que j'avais peint le nouvel appartement du malade. Elle se mobilise. Elle m'épaule.

La situation est dans une nouvelle et coutumière impasse. Le contrat arrive à expiration et l'expulsion se profile. Est-il simplement logique de chercher un nouvel appartement comme fait son père et comme je ne fais plus, alors que le malade est si mal? Alors nous essayons les bouteilles à la mer et ma fille et moi nous écrivons où nous pouvons.

Elle a écrit au Président de la République, au ministre de la Santé, au Maire d'Athènes: «... Les légistes nous ont informés que la loi n'autorise pas l'enfermement à vie sans l'aval des psychiatres qui le refusent arguant du fait que l'évolution possible de la maladie conduirait plutôt mon frère en prison - à la suite d'un crime- qu'en clinique psychiatrique. Selon eux d'un côté il n'est pas curable de l'autre il ne peut être interné pour une durée illimitée: il réussirait à convaincre les psychiatres que son état s'est amélioré et à sa sortie il serait capable d'exercer sa violence contre ses proches et les psychiatres eux-mêmes pour se venger du tort qui lui aurait été fait.

«Je respecte les lois qui protègent les malades mentaux. Faute de ces lois des êtres d'exception comme Vizzos, Camille Claudel ont rendu leur dernier soupir dans des institutions qui les traitaient en sous hommes et ce ne sont pas les seuls. ( ...) Mes parents sont-ils condamnés à mourir ruinés, dans la terreur ou bien seront-ils tués comme cela arrive

dans des cas pareils? Est-ce là une perspective de vie? Et qu'advient-il lorsqu'ils seront partis? Pourrai-je, moi, subvenir à tant de frais et soumettre ma future famille à la terreur et à l'insécurité? (...) Nous ne souhaitons pas que mon frère soit condamné à être enfermé dans une institution où sont hospitalisés des arriérés mentaux mais nous nous érigeons contre notre propre condamnation à la mort qu'elle soit lente ou violente».

Le Président a répondu.

«Je m'étonne sincèrement de l'irresponsabilité des psychiatres qui refusent de certifier la dangerosité de votre frère. Est-ce aussi le cas des psychiatres des cliniques où il a été hospitalisé? Je ne sais que vous conseiller. Un avocat peut-être qui s'occuperait énergiquement du cas pourrait convaincre médecins et procureurs. Un rapport écrit à l'adresse du Procureur mettrait peut-être les personnes compétentes devant leurs responsabilités et les pousserait à agir.

Personnellement je ne puis vous indiquer ni psychiatre ni avocat. En ce qui concerne le ministère public, je n'ai pas autorité pour intervenir.

C'est très volontiers que je vous recevrais mais je n'aurais rien de plus à vous dire.

Je souhaite qu'une solution soit trouvée.»

En fait, les psychiatres reconnaissent et déclarent la dangerosité du malade mais ils sont coincés par la loi qui interdit l'internement à durée indéfinie et ne désirent pas garder ce malade qui prend la place d'autres dont ils espèrent une évolution favorable. La réponse du maire d'Athènes qui vient d'être victime d'un attentat de la part d'un malade mental a été de prendre un rendez-vous avec la vice-maire. J'ai téléphoné à la vice-maire. Sa secrétaire avait une écoute compatissante. Elle était au courant de l'impasse des situations de ce genre.

Résultat: on me contactera lorsque la lettre arrivera à son bureau. Aucune nouvelle depuis.

Le ministre de la Santé n'a pas répondu du tout.

En début de semaine je suis allée consulter une assistante sociale. Elle a lu attentivement le dossier, elle a même photocopié la lettre du Président. Elle m'a assurée qu'elle connaît une malade qui est depuis quatre ans à l'hôpital Dromokaïtio et m'a aiguillée vers sa collègue de cet hôpital public avec mon dossier.

Dromokaïtio est un village, un vieux village assez délabré à ce que j'ai vu. La grille est ouverte. Les pensionnaires que j'ai vu circuler ou prenant le soleil sur les bancs étaient tous des hommes la plupart d'un âge avancé et mal vêtus. Ils parlaient tout seuls, faisaient des grimaces ou se livraient à leurs compulsions, marchant en crabe à petits pas. Certains avaient le faciès des crétins. Il est évident que ces gens-là étaient là depuis longtemps et y resteraient. J'ai eu du mal à trouver mon chemin. J'ai passé l'église, la pharmacie, cherché la buanderie pour me retrouver dans une impasse au milieu des ajouts en déjà vieux préfabriqués. Partout des malades en pyjamas ou non, un jeune qui revenait avec des paquets de chips. Les femmes de ménage m'ont guidée.

L'assistante sociale a lu le dossier. Elle avait une possibilité d'écoute surprenante, comme l'autre d'ailleurs. Il était difficile de parler: le téléphone sonnait sans arrêt et elle répondait très cordialement, prenant tout son temps.

- On ne peut pas dire que vous n'avez pas tout fait, dit-elle en consultant le dossier.

Résultat: -Non, vous ne pouvez pas obtenir de livret d'indigence pour votre fils car il faut que ce soit lui qui fasse les démarches (!)

- L'hôpital comptait sept cents patients, il faut qu'il en reste deux cents.

- Les internements sous contrainte par recours au Procureur ont une durée de quarante ou

quarante cinq jours ( !).

Les six mois, c'est du passé.

- N'importe comment, vous l'avez vu, l'hôpital est ouvert, c'est l'ordre du ministère de la santé.

- Nous plaçons les malades consentants dans des pizzerias, dans des ateliers de reprographie et ils peuvent vivre dans des studios thérapeutiques.

- Oui, la commission qui décide d'un taux d'invalidité peut se déplacer à l'hôpital et évaluer sur place (il ne m'est pas venu à l'idée de demander à quelle fréquence cette commission se manifeste et si elle risque ou non de trouver le malade qui dans le cas de mon fils est loin d'être consentant.)

- Vous comprenez, dans votre cas, ce n'est pas tant la maladie qui pose problème mais le caractère négatif de votre fils.

- ...Si je comprends bien, il faut que j'attende que mon fils me tue pour qu'il soit soigné jusqu'à son éventuel rétablissement?

- Vous avez raison.

«Vous avez raison.» Elle a dit cela. C'est clair !

J'ai repris le bus et le métro, c'est très loin Dromokaïtio, et je suis rentrée chez moi.

Marche à suivre: comme a dit le Président, trouver un avocat puisque j'ai déjà fait le tour des psychiatres.

Il y a plusieurs années déjà j'étais allée trouver un «ponte», le Pr. Z. professant dans plusieurs universités. L'entretien avait été on ne peut plus difficile. D'emblée il m'interrompait n'acceptant pas que je ne consulte pas pour mes états d'âme mais pour le problème d'un tiers qui n'était pas là. Quand enfin j'ai réussi à lui exposer le problème, à lui demander son aide pour fonder une association, il a été catégorique: «Ce sont les lois européennes. Vous allez dépenser beaucoup d'argent et beaucoup d'énergie. Et vous n'arriverez à rien». Il ne m'a pas fait payer: il est sorti de son bureau pour faire entrer un autre client et m'a vue demander à sa secrétaire combien je devais. Rien, a-t-il dit. Et il n'avait pas l'oeil amène.

Quelque part ces gens-là n'ont pas la conscience tranquille. Ils n'aiment pas qu'on leur fasse toucher du doigt leurs limites.

Ma fille a aussi écrit au ministre de la santé. Pas de réponse.

27 février. Coup de fil du psychiatre: mon fils le quitte. Il lui a demandé l'adresse de confrères. Il me transmet une autre exigence: lui envoyer de l'argent pour payer le nouveau psychiatre et des feuilles de maladie (je cotise pour lui à la Caisse des Français de l'Etranger.) Il a présenté cela au psychiatre comme une volonté d'accéder à l'autonomie. Et le psychiatre l'a cru. Le psychiatre ne sait pas qu'il s'agit d'une idée fixe déjà très ancienne. Le malade sait que je paie ses cotisations et ses consultations, ses internements, et ce qu'il veut, c'est récupérer les remboursements sur son compte en France. C'est sa logique. J'ai envoyé l'argent et deux feuilles de maladie pour montrer que je joue le jeu. Je renverrai de l'argent si mon fils me renvoie ses feuilles de maladie signées par les médecins consultés.

Il est allé deux fois, dit-il chez le nouveau psychiatre qui prend 75 euro. L'autre en prenait 53.

28 février. Coup de fil éploré de la propriétaire: il a déchiré le store de son appartement. Mon mari vient de remplacer celui de l'étage inférieur.

3 mars. Coup de fil du psychiatre qui sert toujours de truchement. Mon fils demande encore de l'argent pour ses consultations. C'est à moi qu'il fait parvenir sa demande parce qu'il sait que son père n'a plus rien. Il veut essayer d'autres psychiatres. Je reste ferme: pas d'argent (d'ailleurs je n'en ai pas) s'il ne m'envoie pas ses feuilles de maladie.

Le lendemain, nouvel appel du psychiatre pour une nouvelle demande d'argent. Alors je cède. Et sur les instances du psychiatre, nouvel envoi de feuilles de maladie...

3 mars. L'assistante sociale de Dromokaïtio m'avait parlé de cliniques de troisième catégorie qui gardent les malades. J'ai téléphoné. La première question a concerné l'argent. Puis j'ai entendu le responsable dire en a parte « J'en ai une qui a une caisse de maladie française, qui paie comptant et qui veut enfermer son fils. » J'ai parlé au médecin, une femme à la voix dure et vulgaire. Elle se renseigne aussi sur l'argent. Elle veut savoir aussi s'il est arriéré mental. « Amenez-le dit-elle sèchement, et on verra. »

Mon Dieu !

Une amie m'a parlé de son père qu'elle avait mis dans une clinique de ce genre. Il en est sorti avec deux côtes cassées. Mais elle, qui travaillait à la CEE a pu faire soigner son père en Belgique...

L'assistante sociale m'a conseillé de trouver ce genre d'établissements dans l'annuaire par professions. Autrement dit, le service public se décharge sur une industrie illégale. Cela lui permet d'avoir bonne renommée. La poubelle n'est pas chez lui.

Ayant essayé Dromokaïtio, j'essaie de prendre contact avec un autre hôpital psychiatrique d'Athènes, Daphni, qui a une bonne réputation et de m'adresser cette fois à la direction. Je désire un rendez-vous pour exposer la situation. On évite à tout prix le rendez-vous. Mais on me passe un responsable. Voix pâteuse. Est-il est de mauvaise humeur ou se sent-il mal à l'aise d'avoir à dire: « Nous recevons les urgences les mercredis et vendredis. Nous gardons les malades quarante-cinq jours, deux mois au plus s'ils rechutent ou sont en crise. -... - Ce sont les lois européennes sur les droits de la personne. Pourquoi voulez-vous nous l'envoyer, hein? Pourquoi est-ce qu'ils ne le gardent pas, eux, à Aiginitio? -... - Nous devons vider les hôpitaux, ce sont les instructions. -... - Il y en a cent mille qui circulent comme ça à Athènes. -... - C'est partout comme ça dans toute l'Europe ».

Quelle hypocrisie que d'oser me dire qu'au bout de deux mois les malades sont guéris !  
Et il raccroche en vitesse. Je suis sciée.

La solution est-elle donc la clinique véreuse? Le dépotoir de la sous-humanité abandonnée?  
Ou faire changer les lois c'est à dire poser le problème devant le tribunal européen?  
J'entends encore le Pr.Z.: « Vous allez dépenser beaucoup d'argent et d'énergie pour rien ».  
Ah, si j'étais dans un film américain !

Je me souviens de la réponse du Président: un avocat. J'appelle l'avocat chypriote qui s'était occupé de la liquidation de notre ancien appartement. Nous avons rapidement sympathisé. Il avait compris et joué le jeu. Sans le terroriser, sans le bousculer, il avait téléphoné à mon fils pour l'informer d'une expulsion dont nous avions convenu, seul moyen de le faire sortir de son trou. Mais naturellement il avait vu, une fois mon fils parti, l'état de l'appartement. Tous les avocats consultés me l'ont dit, personne ne voudra s'occuper de la tutelle d'un tel malade tout simplement parce qu'il fait peur.

Si au moins il voulait accepter, lorsque le psychiatre actuel sera abandonné, de servir

d'intermédiaire entre mon fils et moi? Et le protéger lorsque je ne serai plus là pour payer?  
- J'ai réussi à échapper aux Turcs, me dit-il, ce n'est pas pour me mettre dans la gueule de ton fils.

Il existe des associations de familles de malades mentaux. On dit maintenant «handicapés psychiques».

Depuis longtemps je pense qu'il devrait exister des établissements qui d'une part auraient vocation de protéger les familles contre la violence du membre malade et d'autre part travailleraient pendant la durée nécessaire à la réinsertion du malade. Ce seraient des établissements mi-ouverts, mi-fermés selon les cas. Le malade non consentant, et je crois qu'il est non consentant parce que sa panique malade l'aveugle, y serait sécurisé petit à petit par un travail qui serait obligatoire jusqu'à ce qu'il prenne conscience de la valeur restructurante de ce travail pour lequel il serait payé.

Ce travail est un travail de longue haleine. Non, il ne dure pas deux mois.

Le psychiatre m'a dit qu'à sa connaissance il existait de tels établissements en Allemagne mais qu'ils avaient été abandonnés parce qu'ils coûtent trop cher.

Bien, il existe des associations mais que font-elles puisque la situation reste telle qu'elle est? Il faut pourtant se renseigner. Dans Schizo-Espoir, association de parents de malades mentaux du Haut-Rhin, je trouve:

*«Un bébé sur 100 dans tous les pays du monde sera schizophrène quel que soit son milieu. Le diagnostic est porté en moyenne plus de deux ans après l'apparition des troubles. La grande majorité des patients ne présentent pas de comportement de violence».*

- Pour nous, ce n'est pas le cas. Malheureusement mon fils appartient à la minorité de ces malades.

*«Les familles ne sont pas coupables mais victimes».*

*«Symptômes: paresse pathologique».*

- Oui.

*«Sens pratique déficient».*

- C'est à voir. A part son refus de thérapie, il sait parfaitement où se trouve son intérêt.

*« Hallucinations visuelles, auditives, olfactives».*

- Hallucination visuelle, à ma connaissance seulement une fois où, il y a très longtemps, couché, il m'avait appelée parce qu'il croyait qu'une femme noire était dans l'embrasement de la porte. Cela s'était dissipé rapidement. Par contre vers la fin de notre vie commune il me disait souvent: «Tu pue». Mais cela n'a duré qu'une période.

*«Idées délirantes (croyances inadaptées, bizarres et peu partageables.) »*

- Chez lui, ce sont plutôt des idées fixes qui tournent autour des agressions dont il croit être l'objet. Lorsque j'opposais à ses développements qui s'inscrivaient dans une logique qui était la sienne des arguments de simple bon sens, j'étais traitée de «folle».

*«Difficulté à ressentir ou exprimer des émotions de façon appropriée à la situation».* Chez lui, tout passe par la colère mais il lui est arrivé de pleurer et encore récemment chez son psychiatre.

*«La schizophrénie fait partie du groupe des dix maladies les plus invalidantes dans le monde d'après l'OMS. 50% des schizophrènes sont alcooliques».*

- Il ne l'est pas.

«25% sont toxicomanes au cannabis».

- Il ne l'est pas.

«50% font des tentatives de suicide».

- C'est le cas, bien que les siennes aient été plutôt des démonstrations, faites au vu de tous.

«10% mourront par suicide».

- Il ne se suicidera pas. C'est pourquoi il faut abréger ses souffrances et organiser sa vie tant qu'il est incapable de le faire seul.

«Entre 1/3 et 2/3 des SDF souffrent de schizophrénie».

- Sera-t-il condamné à être SDF quand je ne serai plus là?

«50% des sujets ne bénéficient pas de soins».

- Il bénéficie de «soins» depuis dix-huit ans ce qui n'empêche pas son état de s'aggraver.

«Un lit sur deux en psychiatrie est occupé par un patient schizophrène».

- Oui? Pendant quarante-cinq jours?

«En Europe la santé mentale correspond à 20% du coût de la santé publique. Les troubles mentaux coûtent plus cher à eux seuls que les cancers ou les troubles cardiaques. Les troubles obsessionnels compulsifs touchent 2% de la population».

- Il appartient donc à ce 2%.

«Le diagnostic est souvent refusé. La honte ou la culpabilité conduit de nombreuses personnes à refuser des aides qui pourraient les soulager».

- Ce n'est ni la honte ni la culpabilité. C'est le refus de ce qu'il estime être dégradant parce qu'il est mégalomane. Pourtant récemment son médecin le disait conscient d'être malade mais ceci est une idée qui va et vient depuis longtemps sans aboutir jamais à accepter les propositions des médecins. Il a eu il y a longtemps l'occasion d'habiter en appartement thérapeutique. Il a refusé.

«La schizophrénie est communément admise comme un des troubles mentaux les plus pénibles».

- Nous savons cela.

«Les hôpitaux psychiatriques ont fermé 2 lits sur 3 en 40 ans, depuis l'arrivée des premiers traitements efficaces».

- Voilà qui rappelle les dires de l'assistante sociale de Dromokaïtio, à ceci près qu'elle parlait en terme d'obligation de vider l'hôpital.

«Ce résultat est exceptionnel sur le plan médical. La psychiatrie obtient généralement des taux de succès thérapeutique équivalents aux autres spécialités médicales et même supérieurs à certaines spécialités».

- Ce «généralement» me fait peur. Nous ne sommes pas dans le «général».

«La nécessité parfois d'un traitement au long cours ne doit pas être perçue comme l'absence de guérison car en dehors des traitements infectieux et des traitements des traumatismes, la plupart des traitements dans les différentes spécialités médicales sont donnés au long cours. La médecine comme la psychiatrie soigne le terrain pour empêcher les rechutes. La durée moyenne de séjour est d'environ un mois à l'hôpital de R. Au cours des années, la durée moyenne de séjour s'est régulièrement abaissée parallèlement aux progrès thérapeutiques».

- Que se passe-t-il pour les sujets non consentants? Qu'est-ce que cette durée «moyenne» de séjour? N'est-on pas soumis en France à la date limite des quarante-cinq jours? Et, à vrai dire à quoi ont servi les plus longs des internements de mon fils? Sur une trentaine en dix-huit ans, il a été interné pour des périodes de deux mois, sept mois, quatre mois, deux

mois et demi, encore deux mois, trois mois, que ce soit en service psychiatrique universitaire de l'hôpital public (qui a des ateliers auxquels il n'a pas participé) ou en clinique privée... Est-ce que cela a empêché les rechutes? Ou a-t-il été mal soigné? Et je sais pertinemment qu'il n'a pas été mal soigné.

12 mars 2003. Une amie me prévient que ce soir il y aura une manifestation dans un théâtre d'Athènes ayant pour objet la schizophrénie. Non, je n'irai pas. J'imagine de quoi il s'agit. Je ne critique pas mais je sais que dans notre cas tout ce qui est proposé est hors problème. En 1998 dans la perspective de fonder une association de parents grâce à un ami, j'avais publié un article dans un grand quotidien d'Athènes. J'avais ouvert une boîte postale. Je constate aujourd'hui, cinq ans après, combien cet article me laisse froide parce que je le lis avec l'oeil du « lecteur » et pourtant rien n'est exagéré lorsque je m'imaginai frapper à la porte de la prison. J'écrivais: «Ouvrez-moi, sinon je vais commettre un crime! (...) Si notre douleur avait un sens, si nos sacrifices pouvaient rendre la santé à nos enfants, nous les ferions de tout coeur (...) Ils nous entraînent dans un monde absurde où la douleur, nos sacrifices n'apaisent pas leur douleur mais nous tuent (...) Nous voyons nos autres enfants s'orienter sans défense dans un monde qu'ils n'ont jamais connu normal (...) Que deviendront ces malades à notre mort? (...) La loi protège le malade au nom de la liberté individuelle et ce sont les parents qui sont incarcérés dans la maladie (...) Nous avons un triple devoir: respecter nos propres vies, protéger la famille et assurer l'avenir du malade». J'ai reçu une seule lettre, d'une mère. Je lui ai téléphoné. Son fils à elle avait dix-huit ans, elle parlait bas pour qu'il ne l'entende pas. Lui, il n'était pas violent comme le mien. Et puis cela a été tout. L'association grecque des parents de handicapés psychiques a été fondée en 93. J'en ai eu vent assez tôt. J'ai téléphoné. Je ne m'y suis pas inscrite parce que l'objectif ne correspond pas à mes besoins. Le Dr. C. , le psychiatre « familial » lui-même m'avait dit que je n'avais rien à attendre de ce côté-là. Il n'y a rien à faire lorsque le malade n'est pas consentant. Mon amie Perséphone est allée à la manifestation. Etaient présentes toutes les huiles, le ministre de la santé y compris dont nous attendons toujours la réponse. C'était bien ce que je pensais: une information et une « dé-diabolisation » de la folie. Pourtant beaucoup de choses se passent. Je me souviens de l'époque où en 87 l'étage des internés à Aiginitio, délabré au possible, présentait un aspect goyesque. On sentait que l'époque des sévices infligés aux handicapés psychiques n'était pas si éloignée. J'ai vu dans l'église d'un village d'Epire les anneaux scellés dans le mur destinés autrefois à enchaîner les «possédés». Aujourd'hui tout est propre à Aiginitio, accueillant, même coquet et sympathique. Bien sûr il y a toujours par-ci par-là des infirmiers ou infirmières qui sont mal perçus à tort ou à raison par les malades mais tout est fait pour réhabiliter le malade. En Grèce aussi il y a des studios thérapeutiques...

Coup de sonde côté Paris.

Mon ami Paul est allé consulter aujourd'hui à Sainte-Anne. De façon certes plus élégante et plus humaine il lui a été dit exactement la même chose que ce qui m'a été dit à Daphni et à Dromokaïtio. Pour les non-consentants il n'y a rien. Et tout le monde sait qu'ils courent les rues. Ne pas se faire d'illusion. La psychiatrie est la même partout. Et elle a ses limites. Je me souviens avoir écrit à un éminent psychiatre tchèque émigré en Amérique dont j'avais beaucoup apprécié un livre « La psychologie transpersonnelle. » Et il m'avait répondu: «de ne pas me faire d'illusions».

Et pourtant je ne me fais pas d'illusions. Je suis sûre qu'il peut s'en sortir s'il est traité comme il convient à sa maladie et à son caractère. Cette force qu'il met à détruire et à haïr, elle existe et il ne faut que la canaliser: inverser les pôles.

20 mars. C'est la guerre, la pleine lune toujours mauvaise et pour nous, nouvel entretien avec le psychiatre. J'apprends avec horreur que mon fils a, pour la première fois depuis un an, appelé mon mari au téléphone: «Sale pédé je vais te réduire la tête en bouillie».

Commentaire: il n'en peut plus de vivre dans ce qu'il a transformé en fosse d'aisance. Déjà il avait menacé de nous tuer et son psychiatre avec si nous ne lui trouvions pas un nouvel appartement avant Noël. Le psychiatre, tout en transmettant les ordres, croit qu'il va arriver à le persuader de se faire soigner en France et nous devons à la fois chercher quelque chose à Paris et à Athènes. A Paris, personne n'en veut. A Athènes non plus si ce n'est pour les fameux quarante-cinq jours qui ne sont déjà plus les six mois de répit. La résurgence de la violence directe me révolte. Est-ce que je ne ferais pas bien d'acheter un fusil de chasse et d'en finir?

Je jette un coup d'oeil à la demande de COTOREP qui est une allocation pour personnes handicapées. Exactement comme à Dromokaitio: c'est l'intéressé qui doit en faire la demande et fournir tous les papiers nécessaires !

Je me plonge dans la lecture de la brochure d'une autre association, l'UNAFAM qui, «à l'exception de certaines sections locales, dont celle de Paris, (je l'apprends par une autre association), a jusqu'ici refusé au niveau national de s'attaquer de front au lobby qui refuse le changement de la loi».

La brochure que j'ai est «le Livre Blanc des partenaires de Santé Mentale en France». Je n'y trouve rien que de juste et certainement nous sommes de plain-pied avec la maladie, la souffrance des malades et celle de leurs familles, la conviction qu'ils peuvent être réhabilités à leurs yeux et à ceux de la société, et bien loin des roucoules de Coelho dans son livre «Véronika a décidé de mourir» où le beau, riche et jeune schizophrène se sauve de l'hôpital avec une jeune fille qui a enfin compris qu'elle vit parce qu'on lui a fait croire qu'elle allait mourir.

Tous les problèmes sociaux y sont exposés mais je vois surtout des propositions pour y remédier. En ce qui concerne la protection juridique on la mentionne sans dire en quoi elle consiste ni ce qui est fait pour protéger les familles. Je me rends compte du travail qui est fait, de la compréhension et de la générosité, en un mot de l'intelligence de la façon d'appréhender la situation mais encore plus du travail énorme qui reste à faire. On sent la collectivité frileuse, l'Etat frileux, la bureaucratie lourde (problèmes liés entre autres à la sectorisation), les professionnels boudeurs (50% de psychiatres hospitaliers en moins en 2020, diminution du nombre d'infirmiers en service Santé Mentale et disparition de formation spécifique des infirmiers dans ce domaine.)

Chaque fois que j'essaie d'oeuvrer pour trouver une solution je me retrouve dans une impasse. Lorsque j'ai voulu arguer de mes droits auprès de mon assurance, que je paie, pour faire rapatrier mon fils, je me suis entendu dire et par un médecin qu' «on n'est pas des barbouzes». Un autre, et psychiatre de la même assurance, m'a donné ce conseil: «Vous n'avez qu'à disparaître dans la nature». J'ai aussi la solution du fusil ou celle de la clinique vénale et véreuse.

J'ai trop peur de demain pour continuer. Il me reste à faire l'autruche et à entrer dans mon film américain.

C'est un établissement à la pointe des recherches sur le cerveau et tenu par des humanistes. Ils ont au coeur la rage de Prométhée. Ces professionnels sont humains et gais. Ils savent faire rire les malades. Les infirmiers aussi. Personne n'est en blouse blanche. Dans cet endroit on donne des concerts et des représentations théâtrales ou on emmène les malades en ville se divertir. Il y a une règle de vie à respecter par tous ceux qui ont besoin d'évacuer leur angoisse. Des activités proposées, celles qui sont étudiées pour chaque cas sont obligatoires. Lorsque les parents meurent le malade continue à être assuré. Je déraile.

Coup de fil de ma fille. Elle a reçu, en date du 12 mars (!) une réponse de la Mairie d'Athènes qui l'informe que le problème exposé n'est pas du ressort de la mairie mais par contre lui donne l'adresse de deux établissements privés. Je téléphonerai. Est-ce la peine lorsque le seul qui n'ait pas répondu est le ministre de la Santé?

Oui, oui, j'ai eu la naïveté de téléphoner et comme j'ai dit que c'était la secrétaire du maire qui m'a donné le numéro j'ai même eu en prime le numéro du mobile du Dr. F. Comment croire qu'il existe quelque chose en Grèce alors qu'il n'existe rien en France? Et pourquoi cela serait-il impossible? Il n'est bon bec que de Paris? Cela me remet en mémoire ce jour d'affres et de souffrance où réduits à la dernière extrémité nous avons fait appel à SOS psychiatrie. Non, il n'avait pas mis longtemps à venir avec sa grosse moustache et sa grosse moto et il était reparti lesté de beaucoup de drachmes en nous reprochant de l'avoir appelé sans le consentement du malade.

Faut-il donner raison à Ingrid?

Tenter de casser le mur de l'absurde, autrement dit constituer l'absurde en adversaire?

Réfléchir à ce proverbe: «Si vous avez à choisir entre deux voies, choisissez la troisième».